

**Comme la lumière qui tombe sur la lumière — Un printemps
italien tout en couleurs**
Les Amis de Loulou et L'Attrape-souris

Guyline Massoutre

Numéro 96 (3), 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/25914ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Massoutre, G. (2000). Compte rendu de [Comme la lumière qui tombe sur la lumière — Un printemps italien tout en couleurs : *Les Amis de Loulou et L'Attrape-souris*]. *Jeu*, (96), 51–54.

Comme la lumière qui tombe sur la lumière

Un printemps italien tout en couleurs

Les Amis de Loulou

TROIS HISTOIRES D'APRÈS LES ŒUVRES DE GRÉGOIRE SOLOTAREFF ; TRADUCTION ET ADAPTATION DE NICOLA LUSUARDI. MISE EN SCÈNE : FABRIZIO MONTECCHI ; OMBRES ET COSTUMES : NICOLETTA GARIONI. AVEC ANTONELLA ENRIETTO, CESARE LAVEZZOLI ET CRISTIANO PETRETTO. PRODUCTION DU TEATRO GIOCO VITA, PRÉSENTÉE À LA MAISON THÉÂTRE DU 5 AU 16 AVRIL 2000.

L'Attrape-souris

TEXTE DE MARINA ALLEGRI, LIBREMENT INSPIRÉ DU CONTE LE *FIFRE DE HAMELIN* DE L'AUTEURE RUSSE MARINA TSVETAIEVA. MISE EN SCÈNE : MAURIZIO BERCINI. AVEC ALBERTO BRANCA, EMILIANO CURA, PIERGIORGIO GALLICANI ET FRANCESCA MANFREDI. PRODUCTION DU TEATRO DELLE BRICIOLE, PRÉSENTÉE À LA SCÈNE INTIME DE LA MAISON THÉÂTRE, DU 21 AU 30 AVRIL 2000.

Est-il vrai qu'on n'est jamais assez seul ? se demande une certaine Fleur, Elapine de son état et dans son lit, parce que son père se débarrasse parfois d'elle en lançant cet anathème. La petite bête ne sait pas quoi penser ; pour trouver la réponse, elle entreprend une quête qui la conduira à interroger des personnages dignes de confiance ou plus expérimentés, rencontrés en chemin. Tel est le point de départ de la merveilleuse ballade à trois volets, qui porte le titre de la troisième, *les Amis de Loulou*. Nous avons là, trois fois repris, le canevas d'une aventure initiatique classique.

L'Attrape-souris porte, quant à lui, un titre neuf. Mais on en reconnaît bien vite l'histoire, en dépit d'une ouverture originale sur un pseudo monde médiéval : cette pièce est une variante d'un conte bien connu, *le Magicien de Hameln*¹, dont le thème prend sans doute sa source dans les grandes épidémies de choléra. La ville allemande est libérée d'une invasion de rats par un magicien qui, faute d'avoir reçu le salaire promis, entraîne les enfants à sa suite. Une flûte enchantée fait le dénouement, non sans évoquer une autre flûte célèbre, celle de l'opéra de Mozart. Trahison et vengeance, face à la parole donnée, la moralité de ce conte se mêle à la peur des enfants d'être perdus ou privés à tout jamais de leurs parents, par la faute de ces derniers. La notion de piège est au cœur du récit.

Le théâtre pour les enfants est peut-être la seule forme d'art, aujourd'hui, qui supporte la redite. D'abord, parce que, pour son public, tout est neuf en matière de scène, de symbole et de rapport avec le monde. Ensuite, parce qu'à l'instar du monde des grands, il existe des classiques. *Le Magicien de Hameln* en est un. Comme il existe des invariants du conte, les meilleures histoires sont souvent celles qui ont une longue vie derrière elles : « Je ne saurais concevoir qu'Homère ait existé ni que les *Nibelungenlieder* aient un auteur », écrivait malicieusement Jacob Grimm, convaincu, comme les auteurs de son temps, que les vérités sont éternelles. Il magnifiait ainsi la poésie sans âge des textes anciens. De là à croire que le Paradis perdu gisait dans les choses anciennes, il n'y avait qu'un pas. Est-ce ce

1. Ville d'Allemagne (Basse-Saxe). Le nom francisé « Hamelin » renvoie à l'étymologie de « hameau ».

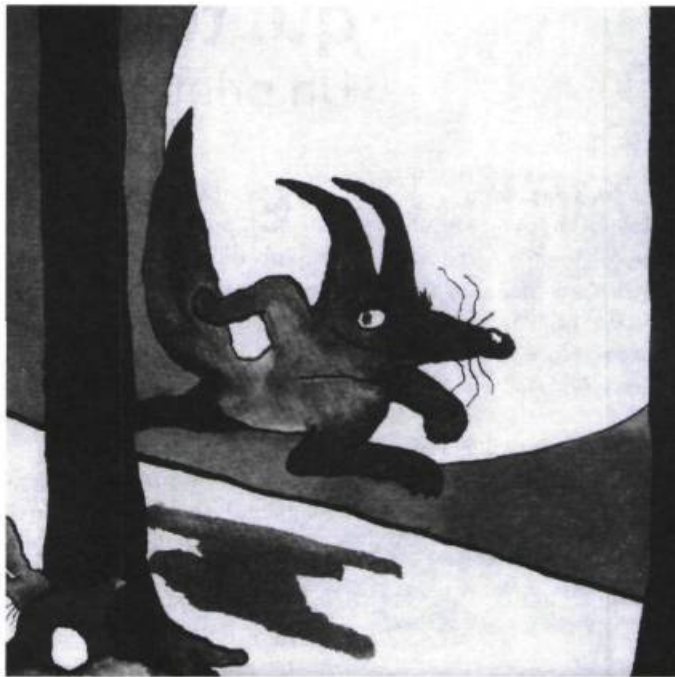
rêve, caché au fond de soi, qui ramène créateurs et amateurs aux sources imaginaires de leur propre jeunesse ? Le « printemps italien » de la Maison Théâtre, avec ses deux pièces revisitées, nous invitait à en faire l'expérience.

Quand l'histoire est connue d'avance, la mise en scène porte toute la charge inventive. Si bien qu'adulte, on en savoure doublement l'exercice créatif : on se réjouit de voir les tout jeunes esprits captivés à leur tour et de constater l'infinie variation de la lecture et de la mise en images, en espace et en jeu. *Homo ludens*. Les propositions des deux compagnies italiennes nous rappellent que la surprise des planches n'est pas seulement une question d'invention, mais aussi un art de jouer. Rien de tel que le sens des couleurs, de la lumière, des corps et des voix, ce sens de la commedia dell'arte, matrice de tous les arlequins et polichinelles.

« Si j'arrive à traverser les bois, je trouverai la réponse. J'ai 7 ans ! » s'exclame Fleur, devant un public beaucoup plus jeune, tout de suite captivé. Sous ses yeux, un drap tendu, vivement coloré, sert de toile de fond à la course dans les bois. En arrière, des formes découpées passent, en ombres chinoises. « Ours, à ton avis, est-ce qu'on est seul dans la vie ? » Pas de réponse. L'ours disparaît. Un sanglier, interrogé à son tour, confirme l'humeur bougonne du père de la lapine. Vient ensuite le renard, qui préférerait être seul, plutôt que chassé. Cacophonie ! Personne n'est d'accord ! Durant que l'animal se perd dans son trouble, la nature lui offre une contemplation toute théâtrale. De beaux arbres rouges, une clairière jaune se profilent, comme autant de réponses muettes à une question informulée, différente de la quête objective.

La bête est ainsi doucement conduite vers des expériences insoupçonnées. Dans une maison de la forêt, elle entre manger avec l'ours, qui l'invite à cheminer en toute amitié en sa compagnie. La manipulation des formes s'accomplit derrière et devant le drap écran, à travers des jeux de lumière délicieux. Les amis découvrent ainsi des maisons inattendues : celle qui est bariolée à grands traits a l'air d'un cauchemar. Les explorateurs de notre conte préfèrent alors dormir à la belle étoile, et la nuit se transforme en musique joyeuse. Le voyage se poursuit à trois, jusqu'au bord de la mer, où une barque emporte les marionnettes dans un ailleurs de l'histoire.

Une seconde aventure est ensuite proposée au jeune public. Le respect de son attention est parfait. Cette fois, Souriceau, l'enfant personnage, exprime un souhait, qui ressemble à un ordre : « Je voudrais être un roi, avec une couronne. » Caprices !



Les Amis de Loulou, spectacle du Teatro Gioco Vita présenté à la Maison Théâtre lors du « Printemps italien ».

rétorque le père. Non, répartit aussitôt le rat. Obstination, réactions, décisions. L'effet visuel est drôle autant que poétique : les marionnettes, de la grandeur d'une main, sont doublées de leurs ombres, très agrandies, projetées sur l'écran. Aussi grandes que les rêves qui nous dépassent.

Comme dans l'histoire précédente, l'enfant héros agit selon son gré. Il s'autoproclame roi devant son chien et exerce immédiatement son autorité sur les « Zaduls », à qui il déclare la guerre. La scène est immédiatement transformée en site de bataille hétéroclite : parmi les cactus, dans une forêt hostile, entre les piques africaines, un champ de punitions devient opératoire. Des trompettes et des sirènes font un joyeux carnaval. Une trêve survient, et l'on passe à la troisième histoire. Comme dans un rêve, sans transition logique.

L'Attrape-souris, spectacle du Teatro delle Briciole présenté à la Maison Théâtre lors du « Printemps italien ».

Un loup, cette fois-ci, entre en scène. Loulou n'a jamais vu de lapin. Des couleurs franches, heureuses, donnent à cette nouvelle séquence une fraîcheur délicieuse. Les enfants rient à l'entrée en scène de l'oncle loup, une sorte d'ogre à l'affût de l'hôte du terrier. Il vient enseigner la chasse à son neveu ! Heureusement, il meurt soudain. Tom, un lapin, aide le jeune loup à enterrer le vieil oncle ; ils scellent leur amitié en dansant. Le lapin n'en a pas fini de cauchemarder. Dans cette saynète, les espèces jouent à se faire peur, apprivoisant la loi des rôles naturels. Les enfants crient et rient, laissant éclater leur joie, lorsque le lapin fait peur au jeune loup. À la fin du spectacle, ils sont visiblement comblés, applaudissant en cadence, sur le rythme d'une musique préenregistrée, qui ajoute à la guitare en scène un effet jazzé très vivant. En quelques mouvements simples, ce spectacle clair de lumières et d'ombres donne l'effet enchanteur d'un riche contenu.

Comme les neiges indissolubles...

Certaines histoires réveillent nos souvenirs enfouis. Si profondément qu'on ne remarque même pas qu'ils nous appartiennent. On les croit imprégnés dans le spectacle comme dans la peau d'un parchemin. « Oui, lecteur, innombrables sont les poèmes de joie ou de chagrin qui se sont gravés successivement sur le palimpseste de votre cerveau, et comme les feuilles des forêts vierges, comme les neiges indissolubles de l'Himalaya, comme la lumière qui tombe sur la lumière, leurs couches incessantes se sont accumulées et se sont, chacune à son tour, recouvertes d'oubli »,



écrivait Baudelaire, dans *Un mangeur d'opium*. Cette vie larvée des légendes, si joliment rapportée à notre mémoire dans la phrase du poète, se réveille dans les mises en scène astucieuses comme un vent de printemps.

La légende de Hameln est ici détournée : on évoque d'abord la vie d'un village fortifié, inattaquable, inoxydable, où règne le bon roi Solomon le Sage. Un conteur, qui accompagne la narration tout au long de la pièce – jouant à l'occasion quelque composition de personnage –, invite les spectateurs à monter sur la scène et à pénétrer à l'intérieur de l'enceinte du bourg. Assis par terre, nous assistons aux scènes de la vie quotidienne, qui se déroulent tout autour, sur le chemin de ronde transformé ici en un castelet où surgissent des boulangers, là en un balcon d'hôtel de ville où vocifère le maire, là encore en un décor où évoluent des marionnettes miniatures.

Il faut une fantaisie experte pour allier tant de techniques variées. Les changements d'échelle sont constants et d'une drôlerie impayable. Les marionnettes sont de petites sculptures montées sur tige horizontale et manipulées de côté ; l'univers des jouets est alors vivant. Les personnages, de grossiers bourgeois ou des petits métiers, ont la sottise attachante. On redemande des farces du Teatro delle Briciole. Le bourgmestre, notamment, dans son costume de guignol, homme dont le demi-corps ventru se prolonge par de courtes guiboles de pantin, au-dessus desquelles s'agitent des petits bras gainés, pourra exercer son autorité de politicien, ou plutôt de polichinelle. Mais quand vient la vengeance qui punit son arrogance et le manquement à sa parole, on sent la politique épurée de ses vices : le présent nous rejoint, même à travers la magie. La fabrication du pain est également une grande source de joie, avec un numéro d'acteurs comiques tout à fait remarquable. Inutile de dire que la farine volait à travers le village endormi.

Le plus touchant est peut-être la scène finale. Le musicien narrateur, après avoir nettoyé Hamelin de son invasion de rats, entraîne le public par le pont-levis hors du village, comme s'il s'agissait de tous ses enfants. On sort de cet espace à la fois amusés et heureux de quitter ce monde fou, cet îlot d'excès, cette prison au mouvement de toupie. Dommage, toutefois, que notre jeune public ait parfois franchi trop vite la proposition de proximité avec les acteurs : certains ont interpellé les protagonistes, confondant théâtre et réalité... Mais par sa mise en abyme du théâtre dans le théâtre, Maurizio Bercini réussit un travail de participation du public qui, grâce à l'imagination, permet à chacun de connaître l'essentiel des émotions liées au regard et de partager le plaisir d'être en scène. **■**

Certaines histoires réveillent nos souvenirs enfouis. Si profondément qu'on ne remarque même pas qu'ils nous appartiennent. On les croit imprégnés dans le spectacle comme dans la peau d'un parchemin.